

AUX ORIGINES DE TAÏNOS & LA CARAÏBE KALINAGOS



AUX ORIGINES DE TAÏNOS & KALINAGOS LA CARAÏBE

Ouvrage publié à l'occasion de l'exposition
« Aux origines de la Caraïbe, Taïnos & Kalinagos ».

Cette exposition a été conçue par le musée du quai Branly – Jacques Chirac à Paris
et présentée à la Fondation Clément au François, Martinique,
du 14 décembre 2025 au 15 mars 2026.

Sous la direction d'André Delpuech

En couverture
Siège cérémoniel, *duho* (détail). Musée du quai Branly – Jacques Chirac. 71.1950.77.1 Am

En 4^e de couverture
Hache gravée et à deux têtes d'oiseau. Musée du quai Branly – Jacques Chirac. 71.1932.96.17
Agostino Brunias (1728-1796), « A Leeward Indlans Carib family outside a Hut »
Yale Center for British Art, Paul Mellon Collection. B1981.25.80
Vase avec visage anthropomorphe. Ministère de la Culture - DAC Martinique

© 2025, Éditions Hervé Chopin, Bordeaux / Musée du quai Branly – Jacques Chirac / Fondation Clément

ISBN 9782357209305

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

 **MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC**

HC | ÉDITIONS
**HERVÉ
CHOPIN**

**FONDATION
CLÉMENT**

EXPOSITION

Commissariat
André Delpuech
Centre Alexandre Koyré – UMR 8560
avec le concours de
Stéphén Rostain et Benoît Roux

Conseillers scientifiques
Claire Tancons
Jean Marie-Louise

Architecte - scénographe
Corinne Marchand

Conception graphique
Atelier Bastien Morin
Bastien Morin
Lucie Soquet

Logistique et transport des œuvres
LP Art / Sylvie Michel
BBA KLN / Sylvie Normand

Accrochage des œuvres
LP Art
Thibaud Bouzon
Julien Durand
Nelly Jacquemard
Mamirouche Moualhi

Soclage
Version Bronze
Patrick Ribeiro
Matteo Cregut
Botum Dupuis
Firat Kaya
Yann Troël

Constats d'état
Florence Half-Wrobel

Régie
Joël Marie-Sainte
Jean-Pierre Marine
Jonas Retory
Yvana Vaïtiligom

Menuiserie
CCA Martinique
Alain Piraud
Guillaume Loubet

Peinture
Serge Pain et Mickaël Pain

Éclairages et audiovisuel
La Servante
Dominique Guesdon
Nicolas Séraline

Matériel audiovisuel
Caritel / Benjamin de Reynal

Signalétique
Colibri Graphic
Alexandra Rosaz
Stéphane Pompière
Jean-Marc Thine

Communication
Claudine Colin Communication
– Finn Partners / Claudine
Colin et Alexandre Holin
Comecla / Marie-Christine Duval
Noviris / Gilles Monthieux,
Inès Baudot et Naïma Briscan

Film
Chronoprod
Jeff Maggi
Laura Chatenay-Rivauday

FONDATION CLÉMENT

Président
Bernard Hayot

Chefs de projet
Colette Sorel
Florent Plasse

Assistance
Myrthée Zébé

Administration du site
Loïc Léger
Célia Sainville
Frantz Cadet-Petit

Service des publics
Régine Bonnaire
Philippa Sissis

Régie des œuvres
Gabrielle Chomereau-Lamotte

Chargée de recherches
Marie Hardy-Seguet
Sylvia Sandou

Communication
Claire Richer
Laura Bonnialy-Amra

MUSÉE DU QUA
BRANLY – JACQUES CHIRAC

Président
Emmanuel Kasarhérou

**Directrice
du développement culturel**
Christine Drouin

**Responsable du service
des expositions itinérantes et
du développement international**
Fred Chih-Chia Chung

Chargé d'expositions itinérantes
Adrien Flament

CATALOGUE

Éditions Hervé Chopin

Directrice éditoriale
Isabelle Rauch

Conception graphique
Anne Chopin

Couverture première
Atelier Bastien Morin

Relectures et corrections
Coline Laquêche
Claire Mitaut

Traduction
Anne-Carole Grillot

Photogravure
Labogravure

Fabrication
Estelle Fromy

PRÊTEURS

Martinique

Ministère de la Culture,
Direction des affaires
culturelles, Service régional
de l’archéologie, Fort-de-France

Musée du Père-Pinchon,
Martinique / Collectivité
territoriale de la Martinique,
Fort-de-France

Musée territorial d’archéologie
et de préhistoire de la
Martinique / Collectivité
territoriale de la Martinique,
Fort-de-France

Robert Charlotte

Gislaine Ozier-Lafontaine

Fondation Clément

Guadeloupe

Ministère de la Culture,
Direction des affaires
culturelles, Service régional
de l’archéologie, Baillif

Musée départemental
d’archéologie amérindienne
de Guadeloupe – Edgar Clerc,
Le Moule

Guyane française

Tabita Rézaire, Goodman
Gallery (UK)

Porto Rico

Museo de Historia,
Antropología y Arte,
Universidad de Puerto Rico,
San Juan

Museo y Centro de Estudios
Humanísticos Dra. Josefina
Camacho de la Nuez,
Universidad Ana G. Méndez,
Gurabo

République dominicaine

Centro León, Santiago
de los Caballeros

Fundación García-Arévalo,
Santo Domingo

Museo del Hombre Dominicano,
Santo Domingo

France

Musée du quai Branly –
Jacques Chirac, Paris

Musée de l’Armée, Paris

Musée barrois, Bar-le-Duc

Musée de Pontarlier et du
château de Joux, Pontarlier

Bibliothèque Sainte-Geneviève,
Paris

Gaëlle Choisne, Galerie Air de
Paris (France) et Galerie ASUD
(Italie)

Elia Pradel - Anicet

Collection agnès b., Paris

Collection Christine
et Jacques Blazy

Collection Daniel Hourdé

Collection Anthony Meyer

Allemagne

Ethnologisches Museum, Berlin

Royaume-Uni

The Board of Trustees of the
Royal Botanic Gardens, Kew

Vatican

Museo Etnologico “Anima
Mundi”, Musei Vaticani,
Cité du Vatican

États-Unis

Yale Center for British Art,
Paul Mellon Collection,
New Haven

REMERCIEMENTS

Remerciements particuliers
pour leur aide précieuse pour
l’exposition à Irvince Auguste,
Jean Marie-Louise,
Henry Petitjean Roget,
Stéphen Rostain, Benoît Roux,
Claire Tancons

Remerciements spéciaux
à Anette Sanford, Cheffe
du Kalinago Territory de la
Dominique, pour son entrevue,
et à Patrick Chamoiseau pour
sa participation au catalogue

Remerciements aux auteurs
du catalogue : Carlos Andújar
Persinal, Robert Charlotte,
Romina Cometti, Matthieu
Ecrabet, Joseph Sony Jean,
David Laporal, Jean Marie-
Louise, Joanna Ostapkowicz,
Carine Peltier-Caroff,
Henry Petitjean Roget,
Paula Prescod, Alain Queffelec,
Sebastian Robiou Lamarche,
Stéphen Rostain, Benoît Roux,
Nathalie Serrand, Claire Tancons

Remerciements aux équipes
des institutions prêteuses :
Maria Elena Aguayo,
Emmanuel Barthélémy-Moizan,
Lyne-Rose Beuze, Jacques et
Christine Blazy, Richard Brodhead,
Aline Carpentier-Le Corre,
Lucie Chehmana, Romina Cometti,
Martina Droth, Kai-Patricia
Engelhardt, Irene M. Esteves
Amador, Nadia Fusiello, Marie
Galvez, Manuel García Arévalo,
Susana Guimaraes, Marjorie
Hervé, Ben Hill, Daniel Hourdé,
Félix R. Huertas González,
Thierry L’Étang, David Laporal,
Lucinda Lax, María Amalia,
León de Jorge, Milena Lugo
Carbonell, Nancy M. Macgregor,
Larène Mansuy, Flavia Marichal,
Jens Matuschek, Erin Messenger,
Anthony Meyer, Jean-François Modat,

Mélanie Moreau,
Yvonne Narganes Storde,
Wilfredo Padrón Iglesias,
Claire Paillé, Orli Peña,
Marguerite Préaud-Sido,
Gwenola Robert, Luis Felipe
Rodríguez, Miguel Rodriguez
López, Reniel Rodríguez
Ramos, Nathalie Rollet-Bricklin,
Robinson Rosado, Chakira
Santiago Gracia, Marc Scherer,
Stefanie Schien, Ute Schüren,
Manuel Vargas Payano

SOMMAIRE

11	Préface Emmanuel KASARHÉROU
13	Préface Bernard HAYOT
14	Une histoire millénaire, un héritage présent André DELPUECH

18 Premiers peuples de l’archipel caraïbe

Espaces caraïbes, territoires amérindiens André DELPUECH
La véritable découverte de la Caraïbe insulaire André DELPUECH
De la vallée de l’Orénoque à la mer des Caraïbes André DELPUECH et Stéphen ROSTAIN
L’art de la céramique de Saladero Matthieu ECRABET
Les ressources du milieu marin Nathalie SERRAND
Les routes du lapidaire Alain QUEFFELEC

56 Les chefferies des Grandes Antilles

Les Taïnos : une mosaïque culturelle André DELPUECH
Les arts sculpturaux des Grandes Antilles Joanna OSTAPKOWICZ
Le jeu de balle rituel Stéphen ROSTAIN

84 Les Kalinagos et leurs prédécesseurs

Derniers siècles avant la conquête européenne Stéphen ROSTAIN
L’organisation socio-politique des Kalinagos Benoît ROUX
La guerre « fleurie » et le rite cannibale Stéphen ROSTAIN et Benoît ROUX

126 Le monde des esprits

Le temps du mythe Henry PETITJEAN ROGET
L’art du rituel de la <i>cohoba</i> Joanna OSTAPKOWICZ
Trois-Rivières, un sanctuaire en Guadeloupe David LAPORAL
Archéologie antillaise et art contemporain Jean MARIE-LOUISE
Mythologie et cosmogonie caribéennes Sebastián ROBIOU-LAMARCHE

160 Conquête et colonisation

La « destruction des Indes » André DELPUECH
Au Nord d’Haïti entre 1492 et 1578 Joseph Sony JEAN
De l’époque de Colomb : le porte-missel du père de Las Heras Romina COMETTI
Kalinagos et Français de la fin du xvi ^e au xvii ^e siècle Benoît ROUX
Kalinagos et Garifunas de l’époque coloniale à nos jours Paula PRESCOD et Benoît ROUX
Présences kalinagos en Guadeloupe aux xviii ^e et xix ^e siècles André DELPUECH
Les Antilles sous le regard des curieux et des savants Benoît ROUX

198 Temps présents

Héritages amérindiens Carlos ANDÚJAR PERSINAL
Odette Arnaud, photographe chez les Kalinagos, 1932 Carine PELTIER-CAROFF
Robert Charlotte, regards sur les Garifunas aujourd’hui Robert CHARLOTTE
Amers Amérindiens, créations contemporaines Claire TANCONS

Nations caribéennes André DELPUECH
« Moi-Amérindiens » Patrick CHAMOISEAU
Entrevue avec Anette SANFORD, cheffe du Kalinago Territory

228 Annexes

Chronologie du peuplement des Antilles
Repères chronologiques
Glossaire
Bibliographie
Les auteurs

UNE HISTOIRE MILLÉNAIRE, UN HÉRITAGE PRÉSENT

André Delpuech

« Aux origines de la Caraïbe – Taïnos et Kalinagos » offre une immersion actualisée dans l'histoire et la vie des deux principales sociétés amérindiennes qui habitaient l'archipel caraïbe au moment de l'arrivée des Espagnols à la fin du ^{xv}^e siècle. À partir des toutes dernières recherches archéologiques, historiques et anthropologiques, il s'agit de revisiter l'histoire de ces premières nations antillaises, de prendre conscience de leur passé millénaire complexe et passionnant, de décrire ce qu'elles ont subi lors de la conquête puis de la colonisation européenne, et enfin de redécouvrir la présence de leurs descendants et leurs héritages dans les Antilles contemporaines.

En partenariat entre le musée du quai Branly – Jacques Chirac et la Fondation Clément, l'exposition présentée en Martinique rassemble pour la première fois dans la Caraïbe des collections à la fois issues des Petites et des Grandes Antilles, illustrant toutes les périodes de l'archipel et provenant de musées et d'institutions culturelles de la Martinique, de la Guadeloupe, de Porto Rico et de la République dominicaine associées à des pièces majeures de musées allemands, italiens, états-unis et français, au premier rang desquelles les chefs-d'œuvre et pièces historiques du musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Le 12 octobre 1492 de notre calendrier, sur une plage des actuelles Bahamas s'est déroulé un événement considéré comme l'un des plus importants de l'histoire de l'humanité. Les habitants de la petite île dénommée dans leur langue arawak *Guanahani* ont vu surgir ce jour-là, toutes voiles au vent, trois bateaux venant de l'Orient. Quelques instants plus tard en débarquaient d'étranges êtres humains, vêtus de pied en cap d'étoffes, portant de curieux instruments aux reflets métalliques, arborant de flamboyantes bannières et parlant un langage incompréhensible. Ceux que l'on appelle aujourd'hui les Taïnos voyaient ainsi surgir dans leur univers Christophe Colomb et ses marins espagnols qui venaient de réaliser la première traversée de l'océan Atlantique. Ces derniers poursuivaient ensuite leur voyage pour aborder la côte nord de la grande île de Cuba, puis faisaient escale sur les rivages septentrionaux de l'actuelle Haïti avant de retourner en Espagne. Une année plus tard, en novembre 1493, le second voyage des futurs conquistadors espagnols les amenait dans les Petites Antilles. Ils y rencontrèrent d'autres communautés amérindiennes, belliqueuses cette fois, qui entrèrent dans l'histoire européenne sous les noms de Caraïbes et de Cannibales et que l'on dénomme aujourd'hui les Kalinagos.

D'innombrables publications ont raconté, sous toutes les formes, cette rencontre des deux mondes, l'Ancien et le Nouveau. L'exploit maritime de Christophe Colomb est gravé dans toutes les mémoires, et tout a été dit de la vie du marin génois au service des rois catholiques d'Espagne et de son arrivée dans les Antilles. Reste le plus souvent un immense oubli dans cette saga : que sait-on des protagonistes qu'il rencontre, les habitants autochtones des îles de la mer des Caraïbes, ceux que Colomb désignera sous le nom d'Indiens, certain qu'il était d'être arrivé aux portes des Indes ?

Cette pierre à trois pointes taïno a été retrouvée à la fin du ^{xix}^e siècle dans une grotte de l'île de la Dominique, en plein territoire kalinago. D'autres objets de prestige taïnos se retrouvent ainsi dans les Petites Antilles, issus d'échanges ou pris lors de raids guerriers des Kalinagos menés jusqu'à Porto Rico.

**Pierre à trois pointes
ou trigonolithe**

Petites Antilles, Dominique
Taïno
1200-1500
Lithique
42,4 x 21,5 x 15,5 cm
Musée du quai Branly – Jacques Chirac. 71.1893.60.1

Les Amérindiens – comme on a pris coutume de les appeler aujourd’hui – de la mer des Caraïbes rencontrés alors sont le plus souvent restés de simples faire-valoir de la conquête espagnole, des figurants exotiques et ingénus, ou bien des sauvages irréductibles. Suivant cette vision binaire, l'historiographie européenne est ainsi restée sommaire et bien tendancieuse jusqu'à très récemment : aux pacifiques Taïnos des Grandes Antilles vivant nus dans un cadre tropical édénique – prototypes des « bons sauvages » à christianiser – ont été immédiatement opposés les féroces et anthropophages Caraïbes de la Guadeloupe et des îles avoisinantes, Cannibales irrécupérables à détruire ou à réduire en esclavage.

Christophe Colomb

Personne ne sait comment les habitants des Grandes Antilles s'auto-désignaient ; Christophe Colomb se contente le plus souvent dans ses écrits de les appeler « Indios » (indiens) ou bien mentionne le nom de l'île dans laquelle ils habitaient. Il semble que la majorité des habitants d’Hispaniola et des îles voisines parlaient une langue de la grande famille linguistique sud-américaine arawak et c’est parfois ce nom générique qui leur a été attribué. Le mot « Taïno », signifiant possiblement dans leur langue « bon » ou « noble » est apparu seulement au cours du xix^e siècle et s’est imposé peu à peu chez les historiens et les archéologues pour caractériser les habitants de l’immense territoire qui s’étend de Cuba aux Îles Vierges, en passant par Hispaniola, la Jamaïque et Porto Rico, sans oublier l'archipel des Bahamas. Cette entité taïno est pourtant loin d’être homogène, et il conviendrait mieux de parler d’une mosaïque de communautés ayant des traits communs mais aussi des dissemblances culturelles, sociales et linguistiques.

L’étymologie des mots « Caraïbe » et « Cannibale » pose aussi problème. *Carib* et *Canib* pourraient avoir une même origine : *Cariba* serait le nom par lequel les Taïnos désignaient leurs voisins belliqueux du Sud-Est ; les *Canibas* pourraient être les sujets du Grand Khan ainsi appelés par Christophe Colomb qui croyait être aux portes de la Chine, ou encore les hommes à têtes de chien (*canis* en latin) que les Européens de la fin du xv^e siècle s’imaginaient rencontrer.

Un nouveau regard

Arawaks et Caraïbes, au fil du temps, ces deux dénominations discutables sont devenues comme des réalités, reprises dans tous les manuels et livres d'histoire. Un schéma simpliste s’est imposé : premiers habitants des Petites Antilles, les pacifiques Arawaks, se seraient ensuite répandus dans les Grandes Antilles. Les guerriers Caraïbes auraient conquis peu de temps avant l’arrivée des Européens les Petites Antilles. Et lors de cette véritable invasion, ils auraient tué et mangé tous les hommes arawaks et auraient gardé captives leurs femmes. Idée fondée sur une confusion linguistique des premiers chroniqueurs et historiens considérant que les femmes parlaient une langue arawak quand les hommes en useraient d’une autre de la famille caribe. Les recherches ont montré depuis l’erreur commise : les hommes et femmes parlaient bien en fait une langue arawak, mais les premiers utilisaient un lexique d’origine caribe, pour les relations commerciales avec les Kali’na de la Terre ferme, et ils interdisaient aux femmes d’y avoir accès. Aujourd'hui, pour désigner ces habitants des Petites Antilles, c’est le terme « kalinago » qui est retenu, terme par lequel ils se désignaient eux-mêmes au xvii^e siècle.

En plus de conter les faits et gestes des conquistadors, de nombreux écrits sont cependant des sources fondamentales pour connaître les modes de vie des premiers Antillais : Christophe Colomb au travers de ses journaux de bord, comme d’autres témoins espagnols de l’époque (ainsi Bartolomé de las Casas, le fameux « défenseur des Indiens ») ou des érudits restés en Europe (comme Pierre Martyr d’Anghiera), sans oublier le moine Ramon Pané, qui a séjourné

plusieurs années chez les Amérindiens d’Hispaniola à la fin du xv^e siècle. Ces documents sont à manier avec précaution, bien sûr, mais ils nous renseignent formidablement sur les sociétés des Grandes Antilles.

Quelques décennies plus tard, avec la prise de possession par les Français des îles de Saint-Christophe (1625), de la Guadeloupe et de la Martinique (1635), ce sont d’autres chroniqueurs, français cette fois, qui écrivent de longs chapitres sur les Kalinagos des Petites Antilles. Avec toutes ces sources écrites, décryptées et contextualisées, confrontées aux données de l’ethnologie contemporaine des terres amazoniennes, d’où les sociétés caribéennes proviennent, il est permis de reconstituer de grands pans de leur organisation, de leurs us et coutumes, de leurs réseaux d’échanges, de leurs mythologies, de leur religion…

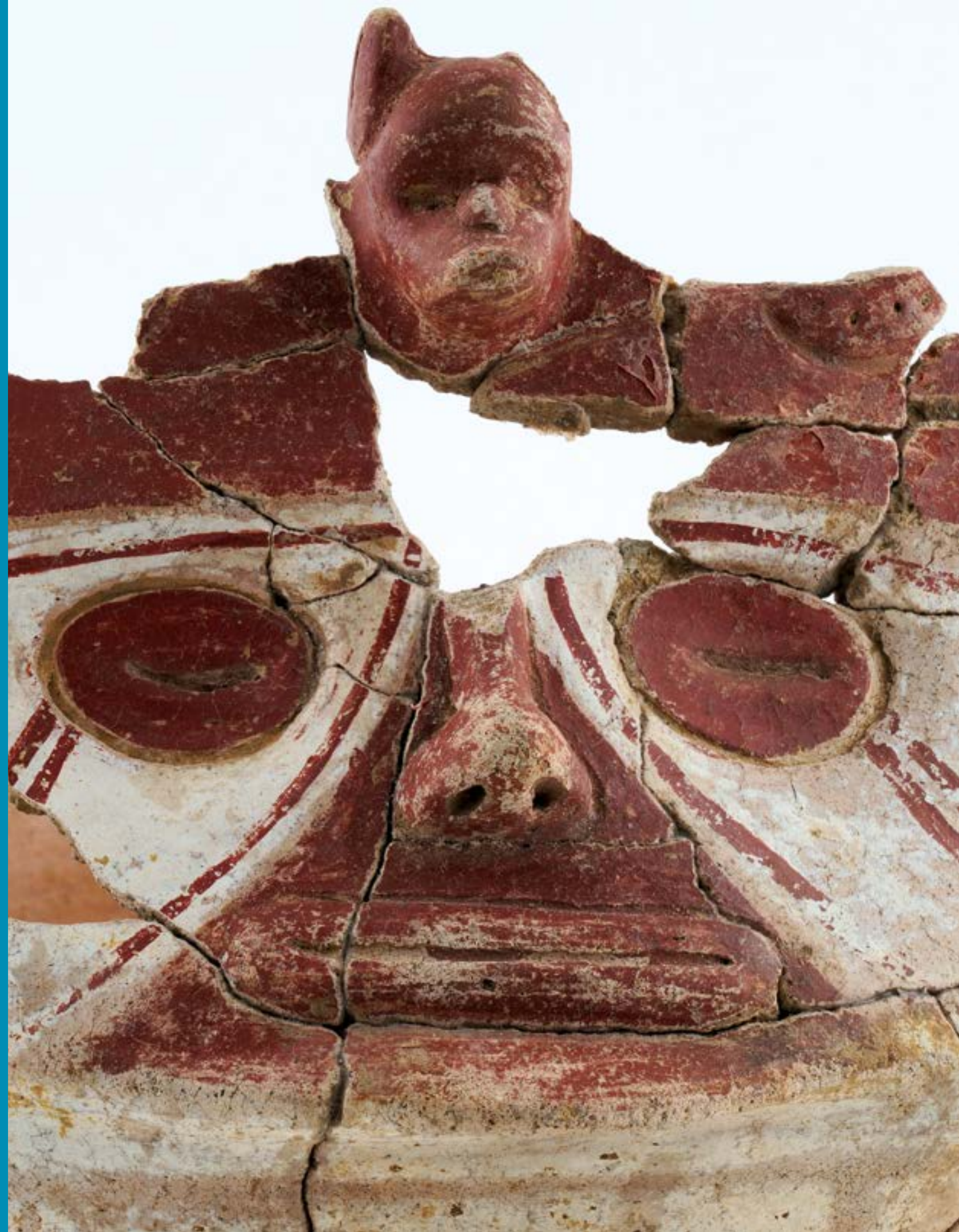
Le développement de l’archéologie depuis plusieurs décennies vient en complément de ces données ethno-historiques en donnant à ces peuples une profondeur temporelle totalement méconnue. Le long passé précolombien de l’archipel ressurgit : les premiers temps de découvertes de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs venant du continent six ou sept millénaires avant notre ère ; l’irruption dans les derniers siècles avant notre ère de communautés d'horticulteurs, porteurs de céramiques partant depuis les côtes du Venezuela ; les évolutions et transformations de ces communautés insulaires au fil des siècles jusqu’à l’irruption de ces étrangers venus de l’Ancien Monde à la fin du xv^e siècle.

Cette longue saga amérindienne ne se termine pourtant pas avec la conquête européenne. Si les sociétés autochtones antillaises ont largement été anéanties dans cette « destruction des Indes » dénoncée en son temps par Las Casas, il faut rappeler aussi comment, tant bien que mal, certaines communautés ont résisté à la colonisation européenne pour être toujours présentes aujourd'hui. Qui sait qu'un territoire kalinago existe aujourd’hui à la Dominique où vivent plus de trois mille descendants des Amérindiens des Petites Antilles ? Qui connaît l’histoire des Garifunas ou Black Caribs de Saint-Vincent et du Bélize, issus du métissage entre Africains enfuis de l’esclavage et Amérindiens ? De même, de nombreux héritages de ces autochtones insulaires ont largement participé de la constitution des sociétés créoles contemporaines. Observons aussi, comme dans d’autres parties des Amériques, l’émergence de mouvements « néo-indiens » revendiquant une identité « indigène », proprement autochtone. C’est le cas à Porto Rico où, sur la base d’analyses génétiques récentes montrant une ascendance amérindienne pour de nombreux habitants, des groupes clament leurs racines taïnos et réclament leur indépendance. Vastes débats qui s’inscrivent complètement dans les questionnements contemporains post-coloniaux et identitaires qui traversent aujourd'hui le monde et qui s’expriment également dans la création artistique moderne présente dans l'exposition.

PREMIERS PEUPLES DE L'ARCHIPEL CARAÏBE

Vase avec visage anthropomorphe
(détail)

Martinique, Basse Pointe, Habitation Gradis
Culture de Saladero
300-500 apr. J.-C.
Céramique
22 x 22,5 cm
Ministère de la Culture - DAC Martinique



ESPACES CARAÏBES, TERRITOIRES AMÉRINDIENS

André Delpuech

L'archipel de la Caraïbe est constitué d'un chapelet d'îles tropicales de tailles et de natures très diverses : de Saba à Cuba pourrait-on dire, pour prendre deux extrêmes d'une petite île néerlandaise de 13 km², sommet d'un volcan émergeant de la mer, à Cuba, géant antillais de 110 000 km². Délimitant la mer des Caraïbes au nord et à l'est, les terres émergées de l'archipel des Antilles couvrent une superficie assez réduite d'environ 233 000 km² mais s'étirent de Cuba à Trinidad, sur 3 500 km. Les côtes du Venezuela et de la Colombie, puis de l'Amérique centrale jusqu'au Yucatan bordent cette véritable mer intérieure au sud et à l'ouest.

Les Grandes Antilles sont les îles qui dominent très largement la région : Cuba, Hispaniola (partagée aujourd'hui entre Haïti et la République dominicaine), la Jamaïque et Porto Rico constituent presque 90 % de la surface des îles caribéennes. Ces vastes espaces insulaires présentent une géologie et une topographie variées avec de vastes plaines propices à l'agriculture jusqu'à des massifs montagneux culminant à plus de 3 000 m d'altitude à Hispaniola (Pic Duarte 3 098 m) ; cette dernière était d'ailleurs appelée par les Taïnos *Ayiti* qui signifiait « terre des hautes montagnes ». Les îles Vierges sont géologiquement et culturellement reliées à leurs grandes voisines occidentales. Le vaste archipel des Bahamas, le plus septentrional de l'aire culturelle caribéenne, comprend plus de 700 îles et îlots, au Sud-Est de la Floride.

Trait d'union entre le continent et les Grandes Antilles, les Petites Antilles sont un chapelet d'une vingtaine d'îles principales formées à une limite de plaques tectoniques. Elles se composent d'un arc extérieur d'îles calcaires, sur un soubassement d'anciens volcans éteints (de Marie-Galante à Anguilla), et d'un arc interne composé de volcans actifs (de Grenade à Saba). Les îles des Petites Antilles, visibles de l'une à l'autre, constituent une sorte de gué de 900 km. Toutefois, au sud, l'île de la Grenade se trouve à 140 km des côtes vénézuéliennes et sa découverte a nécessité une navigation en haute mer ; au nord, le passage d'Anegada, large de 120 km, marque une séparation avec les Grandes Antilles. Ce corridor maritime constitue une voie naturelle de communication entre deux mondes, celui des basses terres tropicales du nord de l'Amérique du Sud et celui des Grandes Antilles.

La bordure méridionale de la mer des Caraïbes qui intéresse l'histoire amérindienne des Antilles comprend la façade maritime du Venezuela, limitée par des chaînes de montagnes dans sa partie ouest. Toute la région orientale est régie par le système hydrographique du fleuve Orénoque. Né au cœur de la forêt amazonienne, celui-ci se jette par un vaste delta dans l'océan Atlantique, face à l'île de Trinidad qui participe de ce milieu continental. Cette dernière n'a d'ailleurs été isolée de la Terre ferme que vers le cinquième millénaire avant notre ère, à la faveur de la montée du niveau de la mer.

L'archipel antillais offre presque toute la gamme des paysages tropicaux, une étonnante mosaïque d'environnements et une grande diversité de ressources mais inégalement réparties entre les différentes îles. Le climat est de type tropical insulaire, chaud et humide, marqué par l'extrême régularité des températures.



**Nikolaus Joseph von Jacquin
(1727-1817)**

Selectarum stirpium Americanarum historia
1763
Collection André Delpuech

En revanche, les pluies sont très irrégulières, variant selon les saisons et les zones géographiques. Les communautés humaines ont bénéficié de la luxuriance et de la richesse de ces espaces insulaires ajoutée aux abondantes ressources marines. Cependant, au fil des siècles, des phases de sécheresse excessive ont pu fragiliser leur économie et leur mode de vie. Pour ces groupes d’horticulteurs amérindiens, plus que les variations de températures, le facteur essentiel est bien, en effet, la pluviométrie. Des périodes prolongées d’aridité, comme il en est survenu par exemple entre 800 et 1000 de notre ère, ont dû avoir des conséquences directes sur la production végétale des jardins et entraîner un abandon des régions les plus exposées, sans oublier les questionnements d’ordre religieux suscités par de tels épisodes peu compréhensibles pour les autochtones.

Les fureurs des dieux

Par ailleurs, l’histoire du monde caraïbe est jalonnée d’événements extrêmement violents et tragiques : tremblements de terre, éruptions volcaniques et ouragans qui constituent les phénomènes naturels les plus destructeurs de la planète. Ces fureurs incontrôlées de l’eau, de l’air, de la terre et du feu ont rythmé et influencé la vie des groupes insulaires. Les populations autochtones avaient une longue connaissance des ouragans (le mot est taïno) qui venaient régulièrement menacer leurs îles. Il est aisé d’imaginer l’impact de telles catastrophes météorologiques et les conséquences de la destruction des villages, des jardins ou des stocks de vivres. De tels déchaînements ont donné lieu à des croyances religieuses comme en témoigne le moine Ramon Pané à propos des Taïnos d’Hispaniola expliquant combien le changement d’humeur de l’entité surnaturelle ou *zemi* Guabancex occasionnait la fureur des éléments : « Quand Guabancex se met en colère, elle éveille le vent, la pluie, jette à bas les maisons et dépouille les arbres. »

Les premiers Antillais ont eu aussi à affronter d’autres puissances surnaturelles, issues du monde tellurique cette fois : tremblements de terres et éruptions volcaniques. Ces déchaînements incontrôlés des éléments ont dû frapper de stupeur les habitants des îles issus des rivages de la Terre ferme bien plus calmes. Nul doute que, de temps à autre, des villages amérindiens furent détruits instantanément par des nuées ardentes ou rapidement recouverts de laves, de ponces et de cendres. Certaines parties du territoire devenaient alors inaccessibles pour quelques années.

Il est clair que ces manifestations si violentes et si spectaculaires ont dû marquer les esprits et ont dû contribuer à la croyance à de nouvelles puissances. Nul doute que la cartographie mentale et mythologique des Amérindiens insulaires a dû être modelée par de telles fureurs des dieux. Ainsi les volcans actifs sont obligatoirement des points forts du paysage et ont structuré le territoire de communautés caribéennes comme, à un autre degré, des éléments de topographie remarquable : rivière, pointe, cap, baie, rochers, etc. L’espace habité et fréquenté est investi des actes du groupe. Il témoigne des faits passés, qu’ils relèvent de l’histoire ou du mythe. Dans cette construction, ces dramatiques événements environnementaux de la Caraïbe devaient prendre leur place aux côtés des grands épisodes politiques, guerriers ou religieux pour s’ancrer dans la mémoire collective du groupe et structurer son espace de vie. Ces fondements écologiques, sociaux et mythiques forgent ainsi la constitution du territoire.

Un archipel de relations

Le morcellement extrême de la Caraïbe que l’on observe aujourd’hui est issu de l’histoire coloniale qui a fragmenté cette région entre puissances européennes aux différentes langues et l’a compartimentée en presque autant d’îles que de nations contemporaines, brisant la relation qui unissait jadis des territoires voisins et alliés. Pour les communautés autochtones, l’espace antillais était perçu tout

à fait différemment. C’était un archipel unifié, où la mer n’était aucunement une barrière mais au contraire une voie de circulation pour ces grands navigateurs parcourant ces espaces maritimes depuis les côtes du Venezuela et des Guyanes jusqu’à l’Ouest de Cuba et aux Bahamas. Les premiers habitants de la Caraïbe étaient des peuples de marins et de pêcheurs, raisonnant et vivant dans un océan connu et maîtrisé, où les îles étaient les relais d’un espace parcouru et familial. Les chroniques coloniales racontent ainsi comment, à bord de leurs grandes pirogues, les guerriers kalinagos de la Dominique, de la Martinique ou de la Guadeloupe pouvaient naviguer pour leurs raids guerriers et commerciaux jusqu’à Porto Rico ou jusqu’aux Guyanes. Pour les temps antérieurs, les découvertes archéologiques montrent l’importance de la circulation des matières premières et des biens manufacturés entre les îles, et entre l’archipel et le continent. Il en est ainsi des découvertes à Porto Rico ou en Guadeloupe, par exemple, de parures confectionnées avec des dents de jaguar, de pécari, d’opossum ou de tatou, tous animaux absents des îles, attestant d’échanges avec la Terre ferme. Des silex taillés provenant d’Antigua, la seule île des Petites Antilles où cette précieuse ressource minérale est présente, sont disséminés sur des centaines de kilomètres. L’étude géologique de pierres semi-précieuses utilisées pour confectionner des perles et des amulettes montre également une grande diversité de provenances, entre continent et archipel. Se dessine ainsi un réseau d’échanges et d’alliances à l’échelle de toute la Caraïbe déjà confirmé par les liens symboliques ou culturels qui transparaissent dans les cultures matérielles laissées par les premiers Antillais, particulièrement dans le style de leurs céramiques.

Issus du monde amazonien, et en lien avec leurs terres d’origine, les Amérindiens des Antilles sont à penser comme s’inscrivant dans un immense espace à la fois maritime et continental dont la connaissance et la perception s’ordonnaient en un univers réel et mythique où mer, îles, volcans, ouragans, végétaux, animaux et êtres humains formaient un tout régi par des esprits et des divinités.



LA VÉRITABLE DÉCOUVERTE DE LA CARAÏBE INSULAIRE

André Delpuech

Même si lors du dernier épisode glaciaire le niveau des mers a été jusqu'à 150 m en dessous de l'actuel, les îles de la Caraïbe n'ont jamais été rattachées au continent américain à l'exception de Trinidad, au débouché du delta de l'Orénoque et qui, de ce fait, peut être considérée comme appartenant à la Terre ferme. La véritable découverte de l'archipel des Antilles et son peuplement ont donc nécessité une navigation maritime. La grande question est d'où et quand sont venus les premiers groupes humains qui ont colonisé les îles plusieurs millénaires avant notre ère. Deux, voire trois aires géographiques continentales semblent être à l'origine de ces migrations maritimes qui ont nécessité des embarcations, soit des canoës monoxyles fabriqués à partir de tronc d'arbres évidés, soit des radeaux fabriqués à partir de troncs attachés.

Coté Amérique du Sud, les plus anciennes dates attestant d'une présence humaine se trouvent, logiquement, à Trinidad et remontent au sixième millénaire avant notre ère à une période que les archéologues dénomment « âge archaïque ». Mais rappelons qu'à cette époque, Trinidad est rattachée au continent en raison d'un niveau marin plus bas.

Jusqu'à présent, aucune trace de ces premières communautés n'a été retrouvée dans le Sud des Petites Antilles : est-ce à dire qu'elles n'ont pas pris la mer pour atteindre Grenade, la première île de l'arc antillais, et poursuivre leur dispersion vers le nord ? Ou bien les vestiges qu'elles ont pu laisser se trouvent sous l'eau, le niveau de la mer ayant monté de cinq à huit mètres au cours de l'Holocène, ou d'autres sont profondément enfouis sous des alluvions et n'ont pas été repérés.

La deuxième route suivie, et la plus importante semble-t-il, trouverait son origine en Amérique centrale, dans les actuels pays du Honduras et du Belize. Les recherches archéologiques ont, en effet, révélés plusieurs sites à Cuba et à Hispaniola datés pour les plus anciens autour de 4000 ans avant J.-C. Des industries lithiques avec de grandes lames de silex et des pointes de projectiles montrent des similarités avec celles trouvées en Amérique centrale. Une autre région pourrait être considérée comme possible voie de migrations vers les îles, à partir du Panama actuel et des rivages de la Colombie. La découverte à Porto Rico et aux îles Vierges de certaines industries lithiques mais aussi de restes botaniques pourrait en témoigner, soulevant le débat sur de possibles traversées sur de longue distance au travers de la mer des Caraïbes.

Ces communautés pratiquaient la chasse, la pêche et la cueillette. Cette intrusion dans des milieux terrestres vierges de toute présence humaine a eu des effets directs sur la biodiversité antillaise initiale. Un des éléments les plus probants concerne l'extinction de certains animaux comme les paresseux géants *Parocnus serus* et *Acratocnus comes* dont certains étaient plus grands qu'un être humain. Ces premiers antillais chassaient également des espèces plus petites et plus fréquentes telles que les iguanes, les hutias, les lézards et les oiseaux. Dans les mangroves et les estuaires, ils se nourrissaient de la viande de phoques tropicaux, de lamantins et de crocodiles (*Crocodylus acutus*). Leur adaptation au milieu maritime a permis également une grande exploitation des poissons, crustacés et coquillages.



Hache-broyeur

Porto Rico
Possiblement Âge « archaïque »
Sans date
Lithique
22,5 x 18 x 4 cm
Museum of History, Anthropology, and Art,
University of Puerto Rico, Rio Piedras Campus.
1.2020.0301



Les groupes de la période dite « archaïque » ont maîtrisé la technique de la pierre polie et ont fabriqué une série d'outils aux formes complexes pour un usage quotidien et éventuellement rituel. Certaines haches sont décorées de formes géométriques qui se retrouvent dans l'art rupestre conservé dans les abris sous roche et les grottes. Sont utilisés également des mortiers et des pilons de formes diverses pour écraser les coquilles de mollusques mais aussi pour broyer baies, graines et racines ; les résultats de très récentes recherches montrent, en effet, une consommation bien plus précoce et importante que prévue du monde végétal. Quelques traces attestent également de la maîtrise des techniques de la vannerie.

Les occupations humaines deviennent de plus en plus nombreuses entre le troisième et le premier millénaire avant notre ère, gagnent l'intérieur des grandes îles et se trouvent aussi dans le Nord des Petites Antilles. Ainsi dans l'île de Saint-Martin, d'importants vestiges mis au jour témoignent de campements sur le littoral pour une exploitation des ressources marines, coquillages et poissons. Les lambis sont aussi utilisés comme matière première pour la fabrication de haches et de herminettes, quand des outils lithiques de mouture sont en liaison avec la consommation de végétaux.

Les nouvelles techniques d'analyses changent la vision que nous avons de ces premières communautés longtemps considérées, dans une vision évolutionniste, comme des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs remplacés ensuite par d'autres populations pratiquant l'agriculture et connaissant les techniques céramiques. La présence de pilons et de mortiers montrait déjà le broyage de plantes. Les études au microscope attestent maintenant la culture d'une grande variété de plantes aussi bien pour l'alimentation que pour la médecine. Ainsi, à ces époques anciennes, ont été identifiées des plantes cultivées importées du continent comme le maïs, le manioc, les patates douces, des haricots... De même, de nouvelles fouilles archéologiques ont montré la présence de poteries dans ces périodes dites archaïques, changeant totalement la vision que l'on pouvait avoir du développement de ces communautés. Le transport de plantes et d'animaux, les échanges de matières premières, à l'image du silex de l'île d'Antigua circulant sur de grandes distances, montrent – si besoin était – des réseaux anciens de navigations et ces mouvements des matériaux comme des idées. Vers le ^v^e siècle avant notre ère, l'arrivée de nouveaux groupes humains de la culture de Saladero, partis des rivages du Venezuela, s'inscrit dans cette logique de circulation et de connaissance de l'espace maritime caribéen.

Lame retouchée

République dominicaine
Âge « archaïque »
2500-1000 av. J.-C.
Silex
14,9 x 3,2 x 1,3 cm
Donation Bernardo Vega, collection Centro León
AR-BV-536

Lame

République dominicaine
Âge « archaïque »
2500-1000 av. J.-C.
Silex
14,8 x 3,7 x 1,2 cm
Donation Gustavo Tavares Grieser
Collection Centro León. AR-TG-402

Lame retouchée

République dominicaine
Âge « archaïque »
2500-1000 av. J.-C.
Silex
16,5 x 5 x 2,1 cm
Donation Bernardo Vega, collection Centro León
AR-BV-539

DE LA VALLÉE DE L'ORÉNOQUE À LA MER DES CARAÏBES

André Delpuech et Stéphen Rostain

Très tôt, à partir d'il y a 8 000 ans, les peuples de chasseurs-cueilleurs des basses terres tropicales de l'Amérique du Sud, bassins de l'Amazone et de l'Orénoque, se mettent à manipuler, puis domestiquer les plantes. Cela débouche sur des pratiques de cultures qui impliquent plus de sédentarité et probablement la naissance de villages d'horticulteurs. La vallée de l'Orénoque est l'un des foyers où des développements culturels vont se produire qui auront plus tard un impact décisif pour l'histoire des Antilles.

L'idée même de domestication s'accorde pourtant mal avec la pensée autochtone, les premiers habitants ayant préféré manipuler et adapter leur environnement à leurs besoins plutôt que de le contraindre. Cela ne les a pas empêchés de domestiquer ou d'amener sur le chemin de la domestication une incroyable quantité d'espèces végétales. Au départ, sont induites des associations végétales nouvelles et des peuplements spécifiques de plantes. Ainsi, l'exploitation des plantes peut être très discrète et seulement consister à favoriser la prolifération d'espèces non domestiquées. Jusqu'à présent, on a relevé au moins 138 plantes plus ou moins domestiquées en Amazonie : céréales, légumineuses, tubercules, fruits, noix ou plantes ligneuses. L'Amazonie a d'ailleurs été le berceau de 45 % des plantes cultivées aujourd'hui dans les Amériques.

Les communautés autochtones des aires amazoniennes et caribéennes, et particulièrement les femmes, maîtresses des jardins, s'adressent aux plantes, dialoguent avec elles, comme à des entités parties prenantes de leur univers. Il y a un rapport intime aux plantes qu'elles soient propres à être consommées, à usage médical ou pour des pratiques magiques ou religieuses.

Dans la vallée de l'Orénoque

Dès le troisième millénaire avant notre ère, des sociétés paysannes céramistes émergent un peu partout en Amazonie. Elles occupent de préférence les plaines inondables qui bordent les grands fleuves, en premier lieu l'Amazone et l'Orénoque. La plus ancienne apparaît vers 2600-2000 avant notre ère sur le site de Saladero localisé sur le moyen Orénoque. Les archéologues ont dénommé Saladero cette culture, absente du littoral atlantique, mais uniquement reconnue dans l'intérieur des terres. Ces peuples fabriquent une poterie élaborée, caractérisée par un décor très soigné de motifs géométriques et alambiqués peints en blanc sur fond rouge et de modelés zoomorphes à larges incisions appliqués sur les bords. Bien que les villages se multiplient durant cette période, il reste de nombreux endroits déserts en Amazonie, aussi les populations disposent encore de grands territoires vacants.

Aux premiers siècles de notre ère, leur succèdent ou cohabitent parfois les peuples appelés Barrancas. Probablement plus nombreux, ils s'étendent jusqu'à la côte océanique. Leur céramique fait moins de place à la peinture que celle d'avant, pour favoriser les décors plastiques. Encore plus anarchiques que dans la poterie Saladero, les modelés offrent des formes moulées en spirale, des yeux exorbités, des balafres profondes et des boursouflures outrées. Ces têtes,



Michel Étienne Descourtilz (1777-1839)

Flore pittoresque et médicale des Antilles
1821-1829
Piment annuel, Cotonnier des Indes,
Médecinier à cassave, Nicotiane Tabac,
Raisinier à grappes, Maïs cultivé
Collection Fondation Clément, bibliothèque Émile Hayot

parfois doubles, sans réalisme reconnaissable, semblent appartenir au monde du merveilleux et au domaine du mythologique.

Ils sont remplacés vers 500 de notre ère par une nouvelle culture, que l'on nomme Arauquin, et s'avère être bien différente des deux précédentes. Ces peuples sont plus nombreux et se maintiennent, malgré quelques remous climatiques, jusqu'au contact avec les Européens. Leur céramique diffère notablement de celles de leurs prédécesseurs, avec en particulier des modelés zoomorphes plus naturalistes, autorisant à reconnaître les animaux représentés. La gémellité est devenue commune, avec de petits modelés de deux drôles de bestioles, typiquement placés en bordure de grandes assiettes. On note surtout l'apparition des premières figurines humaines. C'étaient notamment de petites statuettes creuses de femmes enceintes, leurs mains soutenant de manière caractéristique leur ventre gonflé. D'aucuns veulent y voir des allégories de fertilité pour ces peuples horticoles. De plus, ce ne sont plus de petits horticulteurs fêrus de belles céramiques, mais des producteurs professionnels, des terrassiers hors pair, qui s'imposent comme des génies du paysage. Ils repoussent les habitants des berges de l'Orénoque vers l'intérieur et colonisent les rivières des *llanos* (prairies) occidentaux pour cultiver intensément. Ils améliorent et intensifient considérablement des pratiques ébauchées par les Barrancas. Par exemple, plutôt que de se restreindre à une petite agriculture de brûlis ou de plaine alluviale, ils ont investi dans une technique plus productive avec des champs surélevés, petites buttes arrondies ou allongées disposées en damier dans les savanes inondables. Cette pratique les oblige à aménager de grandes surfaces, mais autorise à l'inverse à nourrir des communautés nombreuses, et même au stockage et à servir de produit d'échange. En effet, cette société Arauquin a développé des spécialisations dans le commerce, la production agricole, les terrassements civiques (grands tertres collectifs, canaux, digues, etc.), l'artisanat céramique, mais aussi de pendentifs de pierre verte en forme de grenouille, et probablement dans de multiples activités qui n'ont pas laissé de traces archéologiques.

Ces trois cultures successives, et en partie superposées, se répandent en dehors de la vallée de l'Orénoque. On constate, en effet, que la démographie s'accroît au fur et à mesure, obligeant les communautés à s'étendre de plus en plus. Ils gagnent ainsi du terrain le long de la côte vers l'est. Les Saladero colonisent jusqu'au Guyana oriental, puis les Barrancas se propagent un peu plus vers le Surinam, alors que les Arauquin touchent l'île de Cayenne en Guyane française. Mais, leur incursion la plus marquante est sans nul doute vers les Antilles. Peuples devenus côtiers avec le temps, ils ont appris à fabriquer des embarcations de haute mer et à perfectionner la navigation navale.

Expansion dans l'archipel des Antilles

C'est à partir du delta de l'Orénoque et de la grande île de Trinidad que ces communautés de Saladero essaient dans les îles de l'arc antillais dès les derniers siècles avant notre ère. Cette véritable colonisation des Antilles sur plus de mille cinq cents kilomètres vers le nord est un fait majeur de l'histoire antillaise. Elle s'avère relativement aisée, à vue, d'île en île, à partir de Grenade. Ces horticulteurs devenus marins atteignent ainsi la Martinique, la Guadeloupe, les îles Vierges, Porto Rico et l'est de l'actuelle République dominicaine. Ils s'y installent avec leurs céramiques de Saladero, qui peu à peu évoluent vers de nouveaux styles locaux regroupés sous le nom du style de Cedros. Très élaborées, celles-ci se caractérisent par des décors souvent peints et incisés sur fond rouge, des formes de vases variées et complexes, avec des *adornos*, figurines modelées sur les bords. Aux côtés des traditionnels outils lithiques, leur adaptation à l'environnement maritime se caractérise par l'utilisation des coquillages et coraux à des fins à la fois utilitaires, comme les haches et herminettes taillées dans les lambis, mais aussi comme ornements corporels.

Comme dans toute migration, il reste difficile de reconstituer comment s’est déroulé leur rapport aux populations insulaires déjà installées. Celles-ci pratiquaient déjà un certain usage du monde végétal, mais les nouveaux arrivants introduisent nombre des plantes continentales et des techniques agricoles mises au point depuis des siècles sur la Terre ferme qui transforment l’économie insulaire. Tubercules, herbacées, fruits et autres sont cultivés par ces jardiniers des tropiques. Parmi d’innombrables plantes, citons manioc, patate douce, choux-caraïbes, maïs, papayer, piments, cacaoyer, arachide, ananas, tabac... D’autres végétaux servent comme colorants corporels comme le roucou et le génipa. Sans oublier tout l’éventail des plantes médicinales et magiques.

Les fouilles archéologiques révèlent que leurs établissements, principalement côtiers, consistent en des villages avec souvent une place principale bordée de structures de bois résidentielles. Les morts étaient le plus souvent inhumés au cœur de l’habitat.

La majorité des défunts étaient enterrés dans des fosses, en position fléchie sur le côté, quelques-uns en position semi-assise, quelques autres allongés sur le dos. Diverses offrandes funéraires étaient déposées dans les tombes : ornements de coquillage et parures de pierres semi-précieuses ou encore vases accompagnaient régulièrement les morts dans l’Au-delà. Des sépultures de chiens s’observent aux côtés immédiats d’hommes ou de femmes, comme sur le site de Morel en Grande-Terre de Guadeloupe. Des ornements de vases et des amulettes représentant ces mêmes animaux domestiques introduits dans l’archipel et montrent aussi leur lien étroit avec les humains : compagnon, animal de chasse mais aussi rôle protecteur, d’échange, voire mythologique comme dans les sociétés amazoniennes contemporaines.

À Porto Rico et dans le Nord des Petites Antilles, des découvertes récentes de céramiques d’un style différent, dénommé la Hueca, perturbent quelque peu ce schéma classique d’une expansion homogène de la culture de Saladero depuis le Venezuela. Les poteries du style de la Hueca offrent une variété de formes limitée, avec des motifs décoratifs curvilinéaires, remplis de pointillés ou d’incisions croisées, et des adornos zoomorphes. Elles sont associées à une industrie d’amulettes en pierre semi-précieuse dont de magnifiques sculptures de rapaces intrigantes. Ces dernières découvertes soulèvent bien des questions quant à leur origine et d’aucuns y voient des analogies et un lien possible avec l’Amérique

centrale (Costa Rica), soulevant la question d’autres possibles voies maritimes d’échanges et de peuplement. La coexistence et l’apparente contemporanéité des deux styles de poterie pourraient s’expliquer par une différence de fonction symbolique et religieuse au sein d’une même communauté, ou bien par la présence de deux groupes d’origine différente ou en concurrence sur le même territoire. Rien n’est tranché pour l’heure.

L’expansion de la culture de Saladero, depuis les côtes du Venezuela jusqu’à Hispaniola, semble liée à une société structurée et développée qui a établi son emprise sur les îles orientales de la Caraïbe durant plusieurs siècles. Ses liens avec le continent sud-américain sont restés forts tout au long de son développement. La circulation d’objets de prestige provenant de la Terre ferme atteste de vastes réseaux d’échanges de biens, d’informations et d’idées. Aussi bien ces contacts se retrouvent dans les représentations iconographiques inspirées d’animaux continentaux qui n’existent pas dans les îles. Des dents de jaguar, de tapir et de pécaré se retrouvent ainsi jusqu’à Porto Rico.

Entre 300 et 500, de nouvelles influences vénézuéliennes de Barrancas ont affecté la culture de Saladero dans le Sud des Petites Antilles ; elles ne paraissent pas avoir dépassé la Guadeloupe. Cette phase « baroque » se distingue surtout par ses décorations modelées et incisées très élaborées, mais reste encore l’un des phénomènes les moins bien étudiés de l’archéologie caraïbe. La phase terminale de la culture de Saladero, entre 500 et 800, voit une simplification des formes des poteries, alors que l’on observe l’apparition de peintures polychromes et un développement de la complexité du dessin.

C’est à cette même époque, à partir des ^{VII}^e et ^{VIII}^e siècles, que s’observe une diffusion massive des pratiques horticoles et céramiques dans l’intérieur et l’Ouest de l’île d’Hispaniola mais aussi dans l’Est de Cuba, la Jamaïque et les Bahamas. Il semble que cette expansion consiste à la fois en divers mouvements de groupes issus de la culture de Saladero et d’échanges et d’assimilation des communautés autochtones déjà installées antérieurement. Cette hybridation donne naissance à un nouveau style de céramique appelé Ostiones caractérisé par sa couleur rouge et rose intense, avec parfois des bandes décoratives noires, ainsi que par un simple modelage ornemental à l’extrémité des récipients. Une nouvelle étape débute cette fois à l’échelle de l’ensemble de l’archipel caribéen.



Plat

Martinique, Le Diamant, Dizac
Culture de Saladero
300-500 apr. J.-C.
Céramique
11,6 x 28,5 cm
Musée territorial d’Archéologie et de Préhistoire
de la Martinique / Collectivité territoriale de la Martinique
D970.3.2.



Vase à deux trous

Guadeloupe, Le Moule, Morel
Culture de la Hueca
0-300 apr. J.-C.
Céramique
30,4 x 24,8 x 9 cm
Musée départemental d’Archéologie amérindienne –
Edgar Clerc, Guadeloupe. 78.10.18



Vase
 Porto Rico, Vieques, Sorce
 Culture de Saladero
 300-500 apr. J.-C.
 Céramique peinte
 15,2 x 27,9 cm
 Museum of History, Anthropology, and Art, University
 of Puerto Rico, Rio Piedras Campus. 5.2016.1353



Pierre à trois pointes
 Guadeloupe, Le Moule, Morel
 Culture de Saladero
 0-600 apr. J.-C.
 Lithique
 17,2 x 4,6 x 5,8 cm
 Musée départemental d'Archéologie amérindienne -
 Edgar Clerc, Guadeloupe. 78.17.4



Adorno zoomorphe
 Guadeloupe, Le Moule, Morel
 Culture de la Hueca
 0-300 apr. J.-C.
 Céramique
 7 x 3,5 x 7,3 cm
 Musée départemental d'Archéologie amérindienne -
 Edgar Clerc, Guadeloupe. 78.10.30



Amulette oiseau
 Porto Rico, Punta Candeloro
 Culture de la Hueca
 0-300 apr. J.-C.
 Lithique
 4,4 x 2,5 x 0,6 cm
 Museum and Center for Humanistic Studies Dr. Josefina
 Camacho de la Nuez, Ana G. Méndez University, Porto Rico

Crédits photos

John Betancourt : p. 26, 34h., 42, 73, 75, 131b., 157h. et 162
Massimo Camplone : p. 83
Robert Charlotte : p. 150
Anne Chopin : p. 19, 32, 33, 34b., 35h., 37, 38, 39, 40, 41, 43, 46, 48, 49,
50, 51, 53, 71h., 91, 102, 103, 128h., 131h., 134h., 134b., 135h., 152, 167 et 171
André Delpuech : p. 151
Marc Damage : p. 125
Victor Durán Nuñez : 60, 61, 65h., 74, 77, 130, 134m. et 147h.
Goodman Gallery : p. 197
Nicolas Leblanc, Département de la Meuse : p. 67
Musée du quai Branly - Jacques Chirac / Hughes Dubois : p. 57, 68, 69, 80b. et 229 /
Claude Germain : p. 14, 59b.d., 80h., 101, 104, 112, 115, 119g., 120, 121, 138, 142, 143g., 144, 145b.,
147b.g., 190, 191h. et 194 / Patrick Gries : p. 85 et 119g.2 /
Patrick Gries, Valérie Torre : p. 62 et 63 /
Pauline Guyon : p. 58, 97, 99, 109, 110, 111b., 148 et 189 /
Thierry Ollivier, Michel Urtado : p. 78, 132, 133, 140, 141, 143d., 145h. et 193
Elia Pradel : 55
Henri Salomon : 151
Staatliche Museen zu Berlin, Ethnologisches Museum / Martin Franken : p. 81
Dietrich Graf : p. 70h., Claudia Obrocki : p. 93, 96, 98, 131m. et 169

Documents anciens :
Gallica : p. 89 et 184
Fondation Clément : p. 30, 44, 108, 111h., 114, 151, 174, 177, 188, 191b., 192, 195 et 200
The Morgan Library & Museum, New York : p. 116 et 123

Dépôt légal 4^e trimestre 2025

ISBN 9782357209305

Directrice éditoriale : Isabelle Rauch
Conception graphique : Anne Chopin
Photogravure : Labogravure, Bordeaux

Imprimé en France
Cet ouvrage est imprimé sur du papier issu de forêts gérées durablement

© Éditions Hervé Chopin
32, rue Lafaurie de Monbadon - 33000 Bordeaux
www.hc-editions.com



AUX ORIGINES DE TAÏNOS & KALINAGOS LA CARAÏBE

Fruit d'un partenariat entre la Fondation Clément et le musée du quai Branly - Jacques Chirac, « Aux origines de la Caraïbe : Taïnos & Kalinagos » est la première grande exposition dédiée aux sociétés qui occupaient l'archipel caribéen avant l'arrivée des Européens à la fin du 15^e siècle.

Cet ouvrage retrace 6 000 ans d'histoire à travers 330 œuvres conservées dans la Caraïbe, en Europe et aux États-Unis. Les textes des conservateurs et chercheurs en archéologie, histoire, arts et anthropologie mettent en lumière les cultures, les savoir-faire et les croyances de ces civilisations autochtones et racontent leur rencontre avec les Européens. Mais ils révèlent aussi la réalité d'une présence contemporaine et la force d'un héritage toujours vivant.

9782357209305 / 25,00 €



Ce livre a été imprimé
en France.